

Le tennis, c'est ma vie.

Pendant des années, j'ai joué au tennis comme on va à la messe : en espérant un miracle.

Si vous croyez encore aux miracles et espérez jouer un jour dans la réalité le tennis de vos rêves, prenez la balle au bond : mon expérience peut vous aider, j'en suis sûr, car, si je ne bats pas tous mes adversaires, ils passent en générale un sale quart d'heure.

Entendons-nous, je ne vous promets pas que vous jouerez bien. Personnellement, je joue comme un pied et le vrai miracle, dans mon cas, serait que j'arrive à renvoyer une balle trois fois de suite. Hélas, la Sainte Trinité de l'échange me fait défaut : je réussis souvent le Père, j'arrive à faire passer le Fils, mais je mets régulièrement le Saint-Esprit dehors ou dans le filet...

Ce qui me sauve sur le court, c'est mon intelligence, tout bêtement ; c'est le malaise que je sais installer dès le départ. Au tennis, ce n'est pas comme à la messe, je ne suis pas un enfant de chœur... Faites comme moi, commencez en douceur. Plaignez-vous dès le vestiaire. Pas n'importe quelle plainte : le genre de plainte discrète, vicieuse, faussement humoristique, que votre partenaire est obligé d'écouter, puisque votre amabilité ne se dément jamais.

Personnellement, tout en me changeant, je laisse échapper quelques grimaces involontaires, puis je manoeuvre mon bras avec précaution, retenant de brefs gémissements de douleur. Enfin, je signale à mon adversaire, avec un sourire réconfortant, que si mon tennis elbow m'oblige à m'arrêter, il pourra toujours faire un peu de mur...

Quand il m'arrive de tomber sur un joueur de mon espèce, je fais monter les enchères et le spectacle devient grandiose : nous comparons nos handicaps sur un ton funèbre, sa sciatique est une douce plaisanterie comparée à mon lumbago, mes claquages font pâlir ses courbatures et, si ses affaires vont mal, ma femme me trompe avec son prof de tennis. Nous faisons assaut de pommades, onguents, liniments et embrocations, tels deux gladiateurs se préparant à lutter pour leur vie. Et certes notre vie est en jeu, nous sommes des martyrs du tennis, et fiers de l'être. Ce n'est pas vous, frères d'armes qui me lisez, qui me contredirez !

Parés pour le sacrifice, nous pénétrons sur le court. S'il est couvert, dans la belle ambiance recueillie de cathédrale du muscle qui caractérise ce genre d'endroit, et sur le bruit de fond majestueusement caveaux des échanges, on entend résonner ma voix chevrotante se plaignant que je n'arrive pas à respirer dans cet air confiné, qu'il n'y a pas assez de vent, que la voûte est trop basse pour loper et que les projecteurs éblouissent sans éclairer. Bref, on aurait dû jouer dehors. Si nous sommes en plein air, il fait trop chaud, ou trop froid, je vais avoir le soleil dans l'œil, les arbres font de l'ombre, il y a trop de vent et les grillages sont percés, bref, on aurait dû jouer à l'intérieur.

Mon adversaire – et néanmoins ami – est déjà en position de tir, piaffant ; je tombe à genoux, renoue longuement mes lacets – n'utilisez jamais de velcro !

puis passe cinq bonnes minutes à scruter le revêtement, le tâter, le gratter, avec force hochements de tête entendus. Enfin, je déclare d'un air dégoûté que c'est une vraie râpe à gruyère, qu'on aurait moins de faux rebonds dans un champ fraîchement labouré et qu'on devrait nous payer pour jouer là-dessus. Je m'attaque ensuite au filet, qu'un examen serré me révèle troué, mal tendu, non réglementaire et usé jusqu'à la corde. J'invite mon compagnon de jeu à venir le constater, puis je prends le temps nécessaire pour en régler la hauteur avec toute la précision requise. Si mon adversaire laisse entendre que peut-être je pinaille, je lève sur lui, sans mot dire, des yeux étonnés, remplis d'une insultante pitié. Le filet réglé, je soulève le problème des poteaux de simple, et tout est à refaire...

C'est maintenant le tour des balles. Celles de mon adversaire - pleines de bonne volonté, mon adversaire - sont généralement neuves. J'insinue que c'est la mauvaise marque, qu'elles ont dû perdre leur pression dans la boîte. Je n'ai bien sûr que des balles usées - ma femme s'est encore trompée de boîte ! Je procède alors à des essais comparatifs poussés, faisant longuement rebondir les balles, les soupesant pensivement, les grattant de l'ongle, les pressant inlassablement entre le pouce et l'index, comme pour leur arracher leur secret.

Nous échangeons enfin quelques balles. Dès que j'en ai raté deux ou trois, je vais au filet et lui annonce : « C'est bien ce que je craignais ! Elles sont trop neuves... enfin, on fera avec... »

Il est désormais mûr pour que le match commence. Avec toutes ces facéties, je suis en retard sur mon horaire et je le déplore bien haut. Tendu comme une arbalète, il ne répond pas, il a soif de sang. Le pauvre ! Il va bientôt apprendre à ses dépens que le match, c'est mon truc !

Concentré à faire peur, mon adversaire est prêt. Fatale erreur ! Moi pas. Au tennis, ne soyez jamais prêt. Il y a toujours un bouton à mettre ; moi, mon short me serre ou il me tombe sur les genoux, et mes lacets, eux, sont toujours prêts - à se défaire... Chaque fois que mon - bouillant - adversaire va servir, je lève le bras et crie : « Pas prêt ! » Quand j'ai fini de me moucher, s'il est du genre à faire rebondir sa balle plusieurs fois avant de servir, je lui rappelle d'un ton excédé : « Quand vous voudrez... »

Naturellement, quand c'est mon tour de servir, le pauvre essaye la même manoeuvre, mais, avec moi, ça ne prend pas : sans lui accorder un regard, concentré à faire peur, je fais rebondir ma balle exactement dix-sept fois, m'arrête, la lance en l'air, la reprends, et la fais rebondir, en deux vagues, dix-neuf fois.

En fait, je le surveille du coin de l'œil, et quand il commence à avoir le regard vide, ou l'œil fixe, ou grince des dents, paf ! en un éclair, je lui décoche mon service-canon.

Il s'est détendu comme un ressort, dans la mauvaise direction, hébété. Puis il se souvient, s'épanouit et lance triomphalement : « Deux balles ! J'étais pas prêt ! » Naïf... J'ai déjà changé de côté, et tout en lançant ma balle pour servir, je réponds d'un ton rogue : « Désolé, mais je ne pouvais plus attendre... »

Maintenant, le réglage. Capital. Partez du principe suivant : il est plus facile de dérégler

l'adversaire que de se régler soi-même. Pour ma part, je n'arrive *jamaïs* à me régler. Chaque fois que je manque un coup - tous les deux coups en moyenne - , je lâche un juron - un vrai juron ! , ou je soupire en prenant un air abattu, ou je me dis tout haut : « C'est pas possible de rater ça », puis je me révolte contre moi-même, m'exhortant à regarder la balle, à plier les genoux, à me tourner, à avancer sur la balle, à la frapper, à ne pas frapper, à me réveiller, à ne pas m'énervier, à me détendre, à me concentrer et à me taire. Surtout à me taire. C'est vrai, comment se concentrer si on parle ?

Au tennis, la règle du silence est absolue. Comme moi, respectez-la. Il n'y a qu'une exception. Respectez-la aussi. Vous vous en trouverez bien tous les deux. Parlez à votre raquette. Ma raquette et moi, nous formons un couple, et pour qu'un couple marche, il faut qu'il communique. Et davantage encore s'il ne marche pas. De toute façon, entretenez avec votre raquette un dialogue constant. La mienne est constamment informée de l'évolution du match, commentaires à l'appui, et de mes moindres sautes d'humeur : je serre son manche comme la main d'un sauveteur, je remets sans cesse son cordage en place, je lui jette des regards de reproche quand elle me rate un coup, quand elle m'en rate deux, je l'abreuve d'injures et la jette à terre, mais n'anticipons pas...

À une exception près, donc, la règle du silence au tennis est absolue. L'autre exception va de soi : pour contester les points, il faut bien parler. Personnellement, je ne suis pas mauvais bougre, mais je ne fais pas cadeau d'un point : je conteste toutes les balles. Y compris les miennes. Mon - honnête - adversaire croit-il son service dehors ? Je le regarde avec pitié et lui dis en haussant discrètement les épaules : « Remettez deux balles ! » Il fait alors un service que j'annonce « Out ! » ou « Let ! », et s'il proteste, je tranche sereinement : « Alors, deux balles ! » Quand c'est moi qui sers, si mon - brillant - adversaire m'a fusillé en retour, je monte tranquillement au filet, raquette pendante, et je susurre : « Je crois que mon service était dehors... On remet deux balles ? »

« Deux balles », c'est mon meilleur coup au tennis, et je crois sincèrement qu'on devrait le faire travailler à tous les joueurs qui montrent des dispositions...

Quant au score, je n'en parlerai pas. C'est un domaine où la plupart de mes - pointilleux - adversaires sont aussi forts que moi. J'ai appris à l'oublier, à me tromper, à l'inverser, à m'affoler, à demander sans cesse où on en est, à m'en rappeler quand ça m'arrange, à négocier des compromis, à couper la poire en deux... bref, j'ai gagné pas mal de parties grâce au score... mais vous aussi, sans doute : c'est le B-A, BA.

En fin de compte, je sais faire beaucoup de choses sur un court de tennis. Le secret de ma réussite ? Je sais utiliser mes faiblesses. Et j'ai la chance d'avoir